

Zeitschrift:	Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band:	10 (1989)
Artikel:	L'évolution de la typologie des zones agricoles en pays de montagne du XVIIe au XIXe siècle : définition et réalités du "Hirtenland" dans le pays de Glaris
Autor:	Head, Anne-Lise
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1077689

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'évolution de la typologie des zones agricoles en pays de montagne du XVIIe au XIXe siècle: définition et réalités du "Hirtenland" dans le pays de Glaris

par

Anne-Lise Head

En guise de préambule: la terminologie

L'engouement généralisé des milieux intellectuels au XVIIIe siècle pour les alpes a joué un rôle déterminant dans la propagation du concept de "Hirtenland" pour désigner la partie élevée située sur le versant nord des Alpes de la Suisse caractérisée par la primauté des herbages.

La perception de la montagne a alors déjà une forte connotation idéologique et tire son origine dans les transformations que subit la société et qui ont provoqué, au dire des contemporains, la disparition partielle des moeurs anciennes, incarnées dans "la franchise, la simplicité, la frugalité et la pureté" (*Ruchat*, 1730: 363). Le retour à la nature est à l'ordre du jour et à l'habitant de la plaine et du Plateau, ployé sous le joug des contraintes ("[...] im Kornland [...] den Zwang [...], *den Bauern und Erdreich fühlen*". *Bonstetten*, 1782: 8), l'on oppose celui de la montagne qui vit librement dans une nature grandiose ("Hier sind Natur und Menschen frei und gross". *Bonstetten*, 1782: 9). Mais dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, la discussion s'affine: il s'agit désormais aussi d'opposer deux segments d'une même population, à savoir les acteurs de l'économie pastorale qui, considère-t-on, ont conservé leurs vertus ancestrales¹ et leurs concitoyens qui, eux s'adonnent à l'industrie. Cet élément nouveau est particulièrement notable dans les descriptions que l'on fait des populations appenzelloise et glaronaise.

Rappelons que la paternité et la propagation du terme de *Hirtenland* sont couramment attribués aux écrits de Charles-Victor de Bonstetten. Mais ce dernier a, en fait, rédigé ses Lettres sur le bailliage de Ges-

¹ Comme le précise cependant Bonstetten à propos de son peuple de pasteurs du Gessenay, la persistance d'un mode de vie ancestral n'est pas nécessairement le résultat d'un choix, mais de contraintes: "Dans ce pays stérile vous ne pouvez exister sans vertus; et vous avez le bonheur d'avoir un climat si pauvre que vous ne pouvez qu'y avoir des moeurs, ou périr" (*Bonstetten*, s.d.: 8-9).

senay en français, dans une version aujourd'hui disparue et qui portait le titre de "Lettres sur une contrée pastorale" (*Herking*, 1921: 139). C'est donc le traducteur de Bonstetten, *Johannes von Müller*, qui a créé le terme de *Hirtenland* dans la version allemande qu'il donne de cet écrit, la seule version que nous possédions de cette oeuvre. Ne survit ainsi qu'une adaptation dont l'auteur précise qu'elle diverge de l'original, car le traducteur a pris des libertés avec le manuscrit et y a même fait des adjonctions importantes². L'ambiguïté persiste donc et l'on ne sait si, dans l'esprit de son créateur, le terme de *Hirtenland* désigne un mode de vie archaïque des bergers, une contrée élevée à vocation herbagère ou un système d'exploitation particulier du sol. Il existe donc, à propos de la zone de montagne vouée aux herbages, des perceptions différentes de la notion de "pastoral", et qui se sont accentuées selon l'usage linguistique et selon la langue que l'on pratique. Pour les ethnologues et historiens de langue allemande du XXe siècle, le terme recouvre une réalité beaucoup plus vaste que pour ceux de langue française. Pour les premiers, il implique tout le mode de vie d'une population (*Wackernagel*, 1956: 32; *Escher*, 1964: 59)³ qui tire sa subsistance essentiellement des produits de l'élevage, la Suisse centrale et les Grisons incarnant aux yeux de beaucoup d'auteurs le monde pastoral par excellence, parce que l'industrie en est absente (*Bircher*, 1938; *Weiss*, 1941). Tout au contraire de cette acceptation large, le terme de pastoral a, en français, un sens plus spécifique. Pour les spécialistes de l'histoire des Alpes, *Philippe Arbos* et *Raoul Blanchard*, l'économie pastorale est déterminée par le mode d'exploitation des pâturages. Elle n'est pastorale que lorsqu'elle est fondée sur le déplacement périodique du bétail à mesure que sont épuisées les ressources herbagères, ce mode d'exploitation ayant pour corollaire nécessaire, le déplacement des personnes chargées des soins du bétail. Sans lui, "une région peut être riche en bétail, sans être pour cela vouée à la vie pastorale" (*Arbos*, 1922: 5). Le rythme de vie particulier caractérise l'année pastorale: la localisation du travail dans les fonds des vallées sur une partie de l'année et une dispersion des efforts entre le village et les alpages durant l'autre partie dont la durée est variable en fonction de l'altitude. Pour le bétail glaronais, l'hiver - c'est-à-dire la période où il ne peut pas pâturez - compte en

² Tous ces détails d'après l'ouvrage de *Herking* (1921).

³ Pour une illustration de cette conception, voyez aussi *Bader* (1969: 265): "*Ein Ackerbauer lebt und handelt anders als der Hirt*".

moyenne 160 jours à Bilten, à 440 m d'altitude, et 205 jours à Braunwald, à 1450 m d'altitude (*Hösli*, 1948: 100).

L'économie pastorale: aussi le résultat d'un choix

En dépit du cadre naturel (relief, altitude, qualité des sols) dans lequel s'insère un certain type d'activité agricole et des impératifs de la conjoncture climatique - ainsi la conversation des emblavures en herbages (attestée pour les années 1530 - 1560) est accélérée par la détérioration du climat - le mode d'utilisation du sol et de faire-valoir résultent toujours de choix humains: choix économiques, choix sociaux, choix politiques. Comme le note un auteur appenzellois vers 1760, outre les contraintes (il cite les vents violents et les orages qui provoquent souvent la verse des céréales et qui gâtent davantage les blés que l'herbe) deux arguments sont avancés pour expliquer la préférence donnée aux herbages dans son pays: l'herbe demande moins de temps et moins de soins que les emblavures et il est meilleur marché pour les habitants du pays d'Appenzell de faire venir les blés de la Souabe voisine que de les produire eux-mêmes. Le calcul économique des Glaronais est identique, bien que maintes parties du pays se prêtent à la culture des céréales (*Tschudi*, 1714: 15). Lorsque le pain coûte plus de 16 sols de Lucerne, il est avantageux de planter des grains et lorsqu'il vaut moins, ce qui est généralement le cas, il est plus avantageux d'utiliser le sol pour l'élevage (*Steinmüller*, 1832: 132, cité par *Hösli*, 1948: 87). Le même argument est proposé par *Ebel* pour justifier l'emprise herbagère sur le pays (*Ebel*, vol. 2, 1802: 237 - 238).

Le paradoxe est qu'en dépit des aptitudes naturelles qui, à première vue, auraient dû favoriser l'existence et la persistance du système pastoral, à savoir un surplus de pâturages alpestres d'environ 50% par rapport à la capacité fourragère pour l'hivernage, le recul de l'économie pastorale a été amorcé dès l'aube de l'époque moderne pour des raisons diverses qui tiennent autant à la démographie qu'à la structure sociale du pays.

Le problème de la documentation

La perception de l'évolution des types d'agriculture du pays glaronais n'est pas sans poser un certain nombre de problèmes: il s'agit d'une des régions les plus démunies du point de vue de la documentation, puisque l'administration centrale ne porte que peu d'intérêt à la gestion agricole du territoire à l'exception des alpages qui, eux, ont fait l'objet de plusieurs dénombremens. L'information que peut obtenir

l'historien pour les autres affectations du sol reste donc pointilliste et provient, pour l'essentiel, des registres d'assemblées communales et du cadastre de l'Helvétique.

Le poids des structures et le recul de l'économie pastorale

Le mode de propriété a contribué, de manière décisive, par l'influence qu'il a exercée sur le mode d'exploitation, au recul de l'activité pastorale des Glaronais. La concentration de la propriété a eu un rapport de cause à effet sur la densité des effectifs humains appelés à oeuvrer sur les hauts pâturages du pays. Des 152 propriétaires privés qui en 1800/1801 se partagent encore près de 60% des alpages glaronais - le reste appartenant aux communautés et à des institutions - une large majorité est constituée de non-ruraux, c'est-à-dire de bourgeois issus des grosses bourgades manufacturières de la vallée de la Linth qui ont procédé à une politique d'acquisitions d'alpages dans toutes les communautés du pays, sauf dans les trois *Tagwen* (communautés bourgeoises) situés au nord du pays où un système de consortage s'est développé de bonne heure et a même pu consolider son emprise au cours du XVIII^e siècle en rachetant les alpages possédés par les étrangers à la communauté. Ailleurs, la propriété paysanne des alpages est partout en recul au XVIII^e siècle. C'est seulement à Elm, la commune la plus élevée du canton, qu'en subsistent des vestiges de quelque importance (*Head*, 1986, chapitre 8: La propriété alpestre). Ainsi l'énorme recul de la propriété privée destinée au faire-valoir direct a réduit au minimum la main d'œuvre devant être utilisée durant l'estivage. À l'exploitation de type familial où chaque famille a encore le soin de ses bestiaux sur sa portion d'alpage - les mouvements d'été du bétail entraînant avec eux toute ou partie de la famille - que l'on observe encore au XVII^e et au début du XVIII^e siècle se substitue un système d'exploitation différent, les propriétaires trouvant plus avantageux de louer les pâturages à un seul exploitant - véritable entrepreneur pastoral - qui réunit sous sa direction un personnel peu nombreux, en général quatre personnes de sexe masculin et un grand nombre d'animaux (*Heer, Blumer-Heer*, 1846: 422).

Cette atrophie, au XVIII^e siècle, du mécanisme complexe qu'était la vie pastorale est d'autant plus inattendu qu'il se produit à une époque de forte hausse démographique. À première vue, le recours à une main d'œuvre familiale, abondante et bon marché, tel qu'il existe alors dans d'autres régions élevées de la Suisse (ainsi, en Valais et

aux Grisons) aurait dû assurer la continuité du système pastoral. Mais, en fait, le détraquement du système a été accéléré en raison justement de l'augmentation très rapide de la population avec ses répercussions sur la nuptialité et par conséquent sur la scissiparité des propriétés en raison d'un mode de transmission égalitaire des héritages. La proportion d'exploitations offrant encore des ressources fourragères suffisantes à l'entretien du gros bétail que l'on envoie estiver sur les alpages est en diminution constante dès le second tiers du XVIII^e siècle pour les raisons évoquées ci-dessus. Mais d'autres causes plus agissantes ont contribué à la décadence de la vie pastorale. La plus puissante a été assurément la poussée industrielle qui a raréfié la main d'œuvre alpestre, parce que le revenu fourni par le travail à domicile était incomparablement plus élevé que celui tiré du secteur primaire. Témoin ce Glaronais qui, dans les années 1720, se plaint du désintérêt généralisé qui se manifeste pour les activités agricoles.

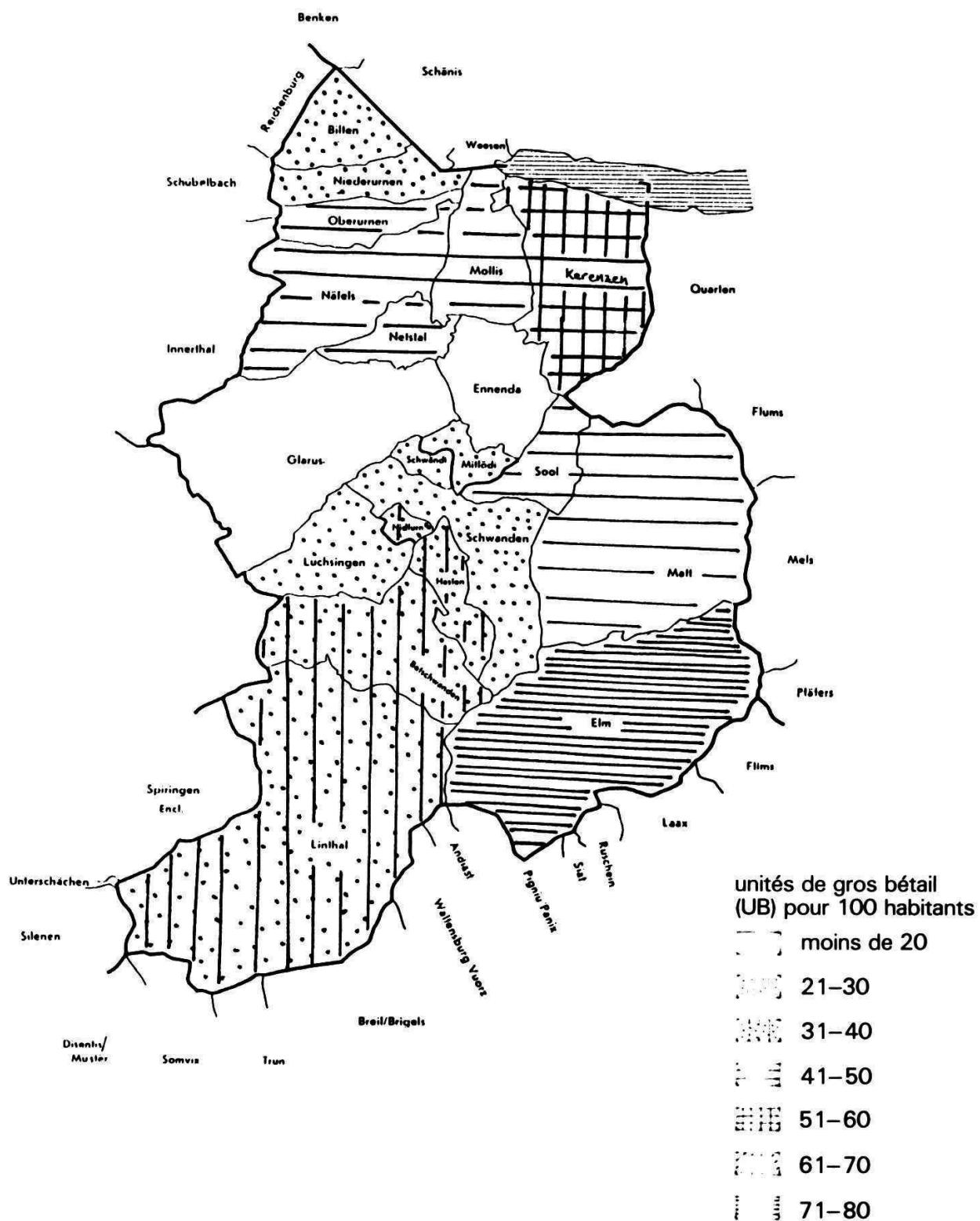
La nouvelle répartition des tâches a permis aux paysans qui n'accèdent plus aux pâturages d'altitude de concentrer leurs activités durant l'été et de prêter davantage d'attention à l'exploitation qu'ils possèdent dans le fond des vallées. Elle explique aussi leur opposition, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, à un démantèlement des pâtures communales et à leur conversion en parcelles cultivables au prorata des feux communiers.

Les effets de la restructuration de l'exploitation des alpages sont évidents au milieu du XIX^e siècle. En 1840, la main d'œuvre totale employée sur l'ensemble des alpages du canton ne s'élève plus qu'à 594 personnes (*Heer, Blumer-Heer*, 1846: 424 et s.), ce qui correspond à une unité-travail pour 14,5 unité-bétail (*Head*, 1986, chapitre 9: La détérioration des ressources pastorales et l'évolution de l'élevage). Un signe certain, révélateur des mutations qui se produisent dans l'activité pastorale du canton, est celui de l'origine des personnes engagées pour l'estivage. Alors que la main d'œuvre est uniquement glaronaise encore à la fin du XVIII^e siècle, la proportion de personnel étranger au canton travaillant sur les alpages est en forte augmentation au cours de la première moitié du XIX^e siècle.

La *carte 1* de la densité bovine du canton en 1796 souligne le recul de l'économie pastorale. L'examen des effectifs hivernés dans les différents *Tagwen* et paroisses permet de mesurer la répartition très inégale du bétail par rapport à la population. Pour faciliter les comparaisons, les bovins ont été convertis en unités de gros bétail (UB), car le calcul de densités de bétail où vaches, génisses et veaux sont mis sur le

Carte 1: Densité bovine en novembre 1796 dans les différents Tagwen et Paroisses du canton de Glaris

Head (1986)



même pied n'a pas grand sens. L'on notera que les calculs ont été effectués en ne tenant compte que des bovins et qu'ils n'incluent ni les ovins ni les caprins. La carte met en relief les mutations qui se sont produites dans certaines communautés. En premier lieu, dans les gros bourgs du moyen-pays, au chef-lieu et à Ennenda, où l'on ne dénombre que huit, respectivement quatorze UB pour 100 habitants, ce qui implique que seule une très faible minorité d'habitants possède encore du bétail. Le développement des activités textiles, de même que celui du commerce a renforcé, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, un milieu non agricole devenu progressivement majoritaire. A l'autre extrémité de l'échelle, l'on relève le *Tagwen* de Elm avec une densité de septante-trois UB, suivi des communautés de Kerenzerberg qui ne comptent cependant que cinquante-trois UB pour 100 habitants. On peut en déduire que Elm est la seule communauté où peut se déployer à la fin du XVIII^e siècle encore une activité entièrement pastorale, bien que la structure sociale et la répartition du bétail dans la commune impliquent aussi la présence de journaliers qui approchent de la prolétarisation totale. Les difficultés énormes dans lesquelles se débattent les ressortissants des communautés à vocation pastorale (Matt, Linthal, Betschwanden) mais où les activités accessoires sont insuffisantes ou inexistantes se lisent dans la proportion élevée de personnes qui doivent être assistées au moindre accident conjoncturel.

Le mode d'exploitation des fenages

Dans l'exploitation herbagère du fond des vallées persiste jusque dans les premières décennies du XIX^e siècle un système cultural dominé par les nécessités de l'estivage du bétail, même si les paysans, dans leur grande majorité, ne migrent plus conjointement avec leurs bovins.

Le rythme binaire de l'usage de l'herbe traduit la préoccupation constante de l'insuffisance des ressources pâturables au printemps et à l'automne et celle des ressources fourragères durant l'hiver et la recherche d'un équilibre indispensable entre ces deux exigences. La pratique qui s'observe dans les vallées glaronaises est de mettre le même terrain alternativement en pré ou en pâture. Chaque exploitant herbager divise ses terres en deux parties égales. Après avoir été fauchée au printemps et en été, l'une des parties de l'herbe sert à la dépaissance du bétail lorsqu'il descend de l'alpage en automne; l'autre moitié des herbages, en revanche, est vouée à la pâture du bétail au printemps, et après l'avoir, dans la mesure de ses possibilités, bien

fumée après le départ des bêtes pour l'estivage au début du mois de juin, le paysan y fauche le foin en juillet et le regain en septembre.

Les champs labourés dont la présence ancienne est attestée jusque dans les altitudes élevées des vallées du Sernft et de la Linth - la toponymie révèle la présence du seigle à Engi, céréale du pauvre d'une rusticité et d'un rendement qui peuvent s'accommoder de tous les sols, celle de l'orge à Elm, céréale robuste qui s'accommode de toutes les saisons selon les espèces, mais surtout celle que l'on sème en avril avec sa courte période de végétation - n'ont plus qu'une existence très modeste dans les régions basses du pays aux XVII^e et XVIII^e siècles. La culture des champs sert surtout à l'approvisionnement du ménage familial (*Trümpi*, 1774: 15), mais son résultat est souvent incertain, tant en raison des avatars climatiques - l'on se plaint, au milieu du XVIII^e siècle, que l'orge récoltée à plus de 900 m ne vaut pas la semence que l'on a utilisée - que d'un outillage rudimentaire et archaïque - le conseiller Schindler qui oeuvre pour promouvoir la culture des champs auprès de ses compatriotes à la fin du XVIII^e siècle ne recourt lui-même qu'à la bêche, la houe et la pelle pour travailler les 4000 m² dont il dispose à Mollis.

Une diversification sous-estimée

La transformation du système cultural aux XVe et XVI^e siècles voit s'établir la prépondérance accordée à l'exploitation herbagère, mais sans que, pour autant, l'herbe des vallées soit désormais la seule bénéficiaire de ce nouvel usage du sol. Le recul de la culture des champs s'explique aussi par la place croissante accordée à l'arbre fruitier dans le système herbager. Les prairies portant des arbres fruitiers rendent impossible, sur une grande échelle, la culture itinérante que l'on voit pratiquée avec succès dans d'autres régions de la Suisse lorsque la terre est épuisée après avoir porté plusieurs récoltes.

En fait, l'arboriculture fruitière fait partie de la diversité des activités agricoles de régions que l'on considère trop souvent monoculturales et vouées aux seuls herbages. Une tendance renforcée par notre ignorance qui provient de l'absence de sources et d'une documentation souvent rudimentaire pour la période antérieure au XIX^e siècle, parce que ce type d'activités n'a fait que peu l'objet de législations et d'enquêtes de la part des gouvernements des pays d'altitude du fait qu'il était moins susceptible de détériorer un environnement fragile que, par exemple, l'extension des pâturages élevés aux dépens de la zone forestière.

La culture fruitière est le corollaire de la mise en herbe, même dans les pays élevés. La conversion des emblavures a eu un effet bénéfique sur l'accroissement des arbres fruitiers. Elle présentait encore d'autres avantages importants qui se sont manifestés sur deux plans. Pour le bétail, celui d'offrir un abri contre les rigueurs du climat et contre le soleil, comme aussi celui de maintenir, en été, l'humidité nécessaire à une bonne croissance de l'herbe en réduisant l'évaporation. Pour le paysan, celui de compenser les mauvaises années de production laitière par une production de fruits que l'on séchait et qui constituait ainsi un apport important à l'alimentation humaine. Encore dans la seconde moitié du XIXe siècle, les fruits secs, en lieu et place de pain, sont une partie intégrale du petit déjeuner de certaines régions pastorales (Brugger, 1956: 55). La présence de ces ressources complémentaires expliquent, en partie, la bien moindre vulnérabilité que l'on constate, dans bon nombre de régions élevées, des populations aux crises de subsistances. Le rôle significatif qui revient aux fruits est bien mis en relief par le chroniqueur du pays de Glaris qui note que si le prix des céréales a été élevé en 1739, c'est aussi par la mauvaise récolte de fruits, générale en Suisse, de l'année précédente qu'il faut l'expliquer (Trümpf, 1774: 557), car elle a engendré une demande de substitution qui s'est portée sur les céréales panifiables.

L'on découvre donc, sans surprise, l'énorme importance de la culture des fruits pour les pays pastoraux, même si les récoltes sont parfois erratiques en raison des variabilités du climat. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, l'arbre fruitier est un élément important du paysage glaronais, qu'il s'agisse du cerisier, du pommier (les deux arbres dominants dans beaucoup de communautés), du poirier, du prunier, du noyer dans la vallée de la Linth auxquels il faut ajouter le châtaignier sur le Kerenzerberg, ou seulement du cerisier et du pommier dans la vallée plus élevée du Sernft. Son expansion aux XVIIe et XVIIIe siècles est remarquable: il n'est qu'à se référer aux plantations obligatoires d'arbres fruitiers que les *Tagwen* imposent à leurs ressortissants sur les terres communales et pour lesquelles nous possédons des relevés détaillés. Une densité de 8 - 10 arbres fruitiers par habitant pour l'ensemble du canton est fort probable, avec une distribution naturellement irrégulière selon les régions du pays, le nord du canton avec ses altitudes plus basses étant plus propice à l'arbre fruitier. Les chiffres glaronais ne surprennent guère si on les compare avec les données, plus tardives il est vrai, d'autres pays herbagers sur le versant nord des Alpes, mais qui ont conservé des traits

d'économie archaïque. Les ordres de grandeur sont similaires dans les demi-cantons de Obwald et de Nidwald dans la seconde moitié du XIXe siècle. Le premier compte plus de dix arbres fruitiers de diverses sortes par habitant, avec quasiment un noyer par habitant dont le produit très recherché est exporté avec profit. Ce chiffre est remarquable, puisqu'il est même légèrement supérieur à celui de la Thurgovie au même moment, considérée pourtant comme le verger par excellence de la Suisse. Quant au canton de Nidwald, l'on y dénombre près de huit arbres par habitant (*Hauptergebnisse*, 1889: 144).

L'adaptation de l'économie et de la production pastorale et agricole aux besoins d'une population croissante

Les dernières décennies du XVIIIe siècle marquent l'apogée de la culture fruitière. Son déclin s'amorce dès l'aube du XIXe siècle pour n'être plus dans les années 1870, et selon un auteur contemporain, "que l'ombre de ce qu'elle était autrefois". Le recul des arbres fruitiers est imputable à des causes multiples, aussi bien à l'avance de la pomme de terre, à la pression démographique qu'à la croissance industrielle. Les possibilités nouvelles qu'offrait pour l'alimentation humaine la culture de la pomme de terre a favorisé la parcellisation du communal, notamment à la suite de la crise de 1816/1817. Et l'extension des agglomérations, surtout de celles de la vallée de la Linth, a constraint à l'abattage de nombreux arbres fruitiers qui, auparavant, bordaient les allées et les routes. La monétarisation croissante de l'économie au XIXe siècle a également contribué à modifier les habitudes alimentaires et l'arbre fruitier, du fait de son moindre intérêt économique, ne fait plus l'objet de soins aussi attentifs que dans les siècles antérieurs.

Mais la diminution massive des arbres fruitiers n'est que l'une des facettes de l'adaptation de la production à des circonstances différentes. Déjà les besoins d'une population croissant rapidement dans les trois siècles antérieurs au XIXe siècle ont imposé des orientations nouvelles au secteur primaire, après que la réponse traditionnelle à la pression démographique, l'accroissement des superficies pastorales aux dépens de la forêt, se soit heurtée vers la fin du XVIIe siècle aux limites obligées de l'environnement naturel. Et, en fait, activité pastorale et activité forestière sont étroitement liées en pays glaronais du fait des relations réciproques qu'elles entretiennent.

L'activité forestière, bien qu'elle ait joué un rôle primordial dans le pays (elle fournit, entre autres, les recettes les plus importantes à la

communauté de Glaris au XVIII^e siècle), reste mal connue. La croissance démographique avec ses besoins accrus de bois de toutes sortes, les activités d'exportation et l'aménagement des étendues pastorales ont contribué à faire de la forêt glaronaise un objet recherché qui fait les frais de cette surexploitation et est en recul constant depuis la fin du XVII^e siècle, sans que, pour autant, ce recul ait contribué à une augmentation du rendement pastoral, bien au contraire.

Une étude récente fournit quelques ordres de grandeur quant à l'impact qu'ont pu avoir les exportations de bois du pays glaronais vers la seule ville de Zurich. Le canton aurait fourni presque 20% du bois qu'utilisaient les ménages et l'industrie de la ville de Zurich à la fin du XVII^e siècle, alors que celui de Schwyz aurait contribué, vers 1680, à environ 10% de la consommation de bois de la ville (*Weisz et al.*, vol. 1, 1983: 345 et s., et mes calculs). L'exportation vers la seule ville de Zurich aurait représenté, selon mes estimations, l'équivalent de 1% de déboisement annuel des superficies forestières du canton, une activité d'exportation qui a dû, par force, ralentir à la suite de la forte croissance démographique et économiques intérieures du pays qui provoquait un déboisement annuel de près de 5% des superficies forestières (mes calculs).

Les efforts pour satisfaire les besoins d'une population qui croît rapidement ont porté, pour l'essentiel, sur trois aspects du secteur primaire: les terres communales, les types de production et les courants commerciaux.

Le rôle et la superficie du communal (*Allmend*) ont subi des transformations considérables au cours des siècles. Tout d'abord en ce qui concerne les variations de superficie. La conception généralisée en pays glaronais que tous les ayants droit doivent, si possible, bénéficier des mêmes prestations que celles qui étaient fournies par la communauté à leurs ancêtres a entraîné obligatoirement une extension des terres communes allant de pair avec celle de la croissance démographique. Et lorsque les méthodes traditionnelles ne suffisent plus à l'accroissement des superficies, les autorités communales pratiquent une politique d'achats pour accroître l'étendue du communal. Avec le résultat qu'à la fin du XVIII^e siècle, plus du tiers des surfaces herbeuses de la vallée de la Linth sont des *Allmend* (*Head*, 1986, chapitre 6: Le patrimoine des communautés: forêts et Allmend). En second lieu, l'usage du sol de l'*Allmend* se transforme également. Il existe, dans le pays glaronais comme ailleurs en Europe, des tendances à la parcellisation. Mais l'originalité du pays est sans doute la pratique

que, lors d'une conjoncture défavorable, le bétail est évincé du communal afin que soient agrandies les portions des communiers. A cette politique s'ajoute celle de la distribution systématique de lots dans le dernier tiers du XVIII^e siècle et elle explique l'impression d'étonnement d'un voyageur traversant le pays dans les années 1780 lorsqu'il constate que ce n'est pas la verdure des pâturages qui est l'élément dominant dans la vallée de la Linth, mais la verdure des tiges de pommes de terre.

Le second élément à avoir été influencé par des considérations sociales est celui de la production. Il est tout à fait remarquable que l'intervention des communes et du gouvernement cantonal a, dès le XVII^e siècle, influencé la production pastorale de manière décisive. Les organes politiques imposent la livraison de certaines quantités de beurre et de *Zieger* (fromage maigre vert aux herbes) en fonction du nombre de vaches estivées sur les alpages. Et concurremment l'on assiste à une résurgence de baux libellés tout à la fois en nature et en argent lors de l'amodiation d'alpages appartenant à des collectivités. Il est évident que l'application très stricte de cette législation a provoqué l'étouffement des velléités qu'auraient eues les gros propriétaires d'alpages et leurs fermiers pour fabriquer un produit d'exportation. Toutefois, même au sein de cette économie agricole, somme toute assez dirigée, il existe des choix économiques pour les paysans de montagne. Ainsi, l'emphase mise sur les pâturages et l'estivage aux dépens de l'hivernage parce que la production estivale est d'une plus grande rentabilité du fait des prix différentiels qu'elle commande. C'est notamment le cas du beurre d'hiver et d'été dont la valeur diffère fortement. C'est aussi le cas de la production laitière journalière que l'on écoule auprès de la population des gros bourgs et qui provient de vaches que l'on tient sur les fenages (*Kuhwinterung*) convertis en pâturages.

Le troisième élément influencé par la croissance démographique a été le renversement des flux commerciaux pour les produits laitiers. Dès les années 1730 l'on observe, parallèlement à l'augmentation démographique, un changement des courants commerciaux pour l'écoulement d'une partie de la production pastorale. Les milliers de quintaux de beurre et de *Zieger* qui étaient exportés aux XVI^e et XVII^e siècles sur les marchés extérieurs (en particulier, zurichois) servent désormais à la satisfaction de la demande intérieure glaronaise.

Finalement, l'on constatera que, même dans une économie à forte composante pastorale, les efforts d'innovation, les productions nouvelles et une autre allocation des sols ont permis conjointement à une population qui a triplé en cent cinquante ans (entre le second tiers du XVIIe et la fin du XVIIIe siècle) d'importer une quantité de céréales qui proportionnellement à la population ne s'est guère modifiée. Néanmoins, l'on relèvera l'incompatibilité absolue, dans la Suisse d'autrefois, de l'existence simultanée, dans une région donnée, d'un secteur agricole influencé par l'économie de marché et d'un secteur industriel. Il est remarquable que l'économie alpestre glaronaise ait présenté, dès le XVIIIe siècle, tous les facteurs favorables à l'existence d'une agriculture fortement commercialisée produisant pour l'exportation, à savoir:

- une énorme concentration de la propriété alpestre aux mains de quelques particuliers,
- une économie fortement capitalisée,
- un réseau de relations commerciales très développé dans toute l'Europe,
- une surabondance de l'estivage par rapport à l'hivernage,
- des termes de l'échange plus compétitifs pour un produit d'exportation tel que le fromage que pour le beurre.

Il apparaît donc, qu'en dépit de ces facteurs positifs, les exigences de la production industrielle (des bas salaires pour rester compétitif sur les marchés mondiaux par rapport aux concurrents suisses et européens) ont imposé le maintien d'une production pastorale qui garde des traits archaïques.

Références

- Arbos, Philippe, 1922: La vie pastorale dans les Alpes françaises. Etude de géographie humaine. Thèse Lettres Grenoble.
- Bader, Karl S., 1969: Grundlagen dörflichen Verfassungslebens im südwestdeutschen Raum. *Montfort* 21.
- Bircher, Ralph, 1938: Wirtschaft und Lebenshaltung im schweizerischen "Hirtenland" am Ende des 18. Jahrhunderts, Zürich.
- Bonstetten, Karl-Viktor von, 1782: Briefe über ein schweizerisches Hirtenland. Basel.
- Bonstetten, Charles-Victor de, s.d.: Discours prononcé dans l'assemblée d'un peuple pasteur des Alpes du canton de Berne, par un membre du Conseil Souverain de cette ville, qui avait gouverné ce peuple pendant quelque temps. S.l.
- Brugger, Hans, 1956: Die schweizerische Landwirtschaft in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts. Frauenfeld.
- Ebel, Gottfried, 1802: Schilderung der Gebirgsvölker der Schweiz (...), vol. 2. Leipzig.
- Escher, Walter, 1964: Das schweizerische Hirtenland. *Schweizer. Archiv für Volkskunde* 60.
- Hauptergebnisse, 1889: Hauptergebnisse der Obstbaumzählungen einiger Kantone. *Journal suisse de statistique* 25. (Les calculs ont été effectués en rapportant les chiffres de dénombrement des arbres fruitiers de 1886 aux effectifs de population du recensement de 1888).
- Head, Anne-Lise, 1986: Population, société et économie de montagne. Le pays de Glaris de la fin du XVI^e au milieu du XIX^e siècle, 2 vol. Thèse Genève 1986, en cours de publication.
- Heer, Oswald, Blumer-Heer, J.J., 1846: Der Kanton Glarus. St. Gallen und Bern. (Gemälde der Schweiz VII.), Réimp. Genève 1978.
- Herking, Marie-L., 1921: Charles-Victor de Bonstetten (1745-1832). Sa vie, ses œuvres. Lausanne.
- Hösli, Jost, 1948: Glarner Land- und Alpwirtschaft in Vergangenheit und Gegenwart. Glarus.
- Ruchat, A., 1730: L'Etat et les Délices de la Suisse, en forme de Relation critique. Amsterdam.
- Steinmüller, Johann Rudolf, 1832: *Schweizerische Zeitung für Landwirtschaft und Gewerbe* 2.

- Trümpi, Christoph, 1774: Neuere Glarner-Chronik (...). Glarus und Winterthur.
- Tschudi, Johann Heinrich, 1714: Beschreibung Des Lobl. Orths und Lands Glarus (...). Zürich.
- Wackernagel, Hans Georg, 1956: Altes Volkstum der Schweiz. Gesammelte Schriften zur historischen Volkskunde. Basel. (*Schriften der Schweizer Ges. für Volkskunde* 38bis).
- Weiss, Richard, 1941: Das Alpwesen Graubündens. Erlenbach-Zürich.
- Weisz, Leo; Grossmann, Heinrich; Krebs, Ernst; Schuler, Anton; Witschi, Peter, 1983: Forstpolitik, Waldbenutzung und Holzversorgung im alten Zürich, 1. Zürich. (*650 Jahre Zürcherische Forstgeschichte*).